L'art de conter

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 22

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-176614

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

III. Admettons maintenant un accroissement plus favorable. Supposons qu'il entre chaque année *une fois et demie* autant de membres que dans l'année précédente.

La société commence par exemple avec 300 sociétaires. Elle en reçoit la deuxième année 450, la troisième année 675, etc., la douzième année 25,960, la treizième année 38,940, la quatorzième 58,410, la quinzième 87,615, la seizième 131,422, etc.; à ce moment il y aurait 375,112 inscriptions.

La première série serait entièrement pensionnée de:

25 fr.	à la	fin de la	3me	année	de sa	formation;
50 »	»	»	6me	»	»	
75 »	»	»	7me	»	»	
100 »	»	»	9me	»	»	
200 »	»	»	13me	»	»	

La deuxième série pensionnée de:

25 fr.	4	ans après	sa	formation.
50 »	6	»	»	
75 »	8	»	»	

La troisième serait pensionnée de:

25 fr.	5	ans après	sa	formation.	
50 »	7	»	»	»	
75 »	8 ou 9	»	»	»	

La sixième série serait pensionnée de:

25 fr.	6	ans après	sa	formation.	
50 »	8	»	»	»	
75 »	9-10	»	»	»	

L'accroissement que nous avons supposé donne lieu à des positions moins inégales entre les sociétaires des diverses années que l'accroissement précédent. Mais d'après le nombre de sociétaires auquel cette progression nous conduit, il est clair que celle-ci ne se réalisera que pendant un petit nombre d'années; puis on retombera dans le premier cas, celui d'un accroissement uniforme, que nous avons vu être si peu avantageux.

Il nous paraît donc évident que cette association *mutuelle* ne mérite pas son nom. Qu'est-ce qu'une mutualité dans laquelle les individus ne reçoivent pas des avantages égaux pour des prestations égales? où les premiers sont toujours servis au détriment des suivants; où les bienfaits de l'institution vont en diminuant avec sa durée, ce qui devrait être l'inverse. Qu'est-ce qu'une société qui en est réduite à vivre, non de ce *qu'elle a*, mais de ce *qu'elle aura?* puisqu'en effet vos espérances de rentes dépendent des séries qui suivront celle dont vous faites partie?

Nous sommes obligés de nous en tenir là sur ce sujet; il y aurait encore à examiner si, en changeant le mode de répartition, on parerait aux inconvénients signalés, et enfin si l'assurance en rentes viagères doit être encouragée dans la population laborieuse de préférence à d'autres modes d'assurance.

Ce sera peut-être pour une autre fois.

G. Brélaz.

Société industrielle.

Pour quiconque a l'habitude des villes d'une certaine importance, comme Genève, Bâle et même Zurich, Lausanne, il faut le dire, offre un aspect peu animé. Le manque de mouvement et de grands ateliers y donne à la population un air de nonchalance qui choque vivement. On y remarque l'absence d'une haute société qui crée les grandes choses, encourage l'industrie, les sciences et les arts. Désireux de voir s'améliorer cet état de choses et augmenter la prospérité de notre pays, nous avons assisté avec un grand plaisir à la séance qui a eu dimanche à l'Hôtel-de-ville, dans laquelle la Société industrielle et commerciale du canton de Vaud a procédé à la distribution des prix accordés aux plus distingués des élèves qui ont suivi les cours qu'elle fait donner gratuitement chaque hiver. Des dessins de machines à vapeur correctement exécutés, des dessins d'ornementation, des cahiers de comptabilité, des boîtes de produits chimiques et plusieurs autres travaux intéressants ont été appréciés par de nombreux assistants. Un peut dire qu'il y avait là un puissant souffle d'avenir. M. Ruchonnet, président de la Société, dans un discours remarquable et religieusement écouté, a fait ressortir les avantages matériels d'un plus grand développement industriel dans le canton; mais il a en même temps signalé, dans quelques phrases empreintes de la plus haute philosophie, les graves inconvénients des grandes fabriques, sous le rapport de la moralité et de la dignité des ouvriers qui y sont agglomérés... « Ces médailles et ces diplômes, a-t-il dit en terminant, sont des titres de noblesse, la noblesse de l'intelligence, qui lutte pour remplir la tâche assignée à l'humanité. »

Nous remercions sincèrement Messieurs les professeurs qui viennent de nous montrer de si beaux résultats de leur dévouement, et tout particulièrement M. Pin, qui, appartenant à la France, ne connaît plus de frontières dès qu'il s'agit d'une œuvre philanthropique.

Espérons qu'à l'avenir le public prendra une part plus active à la noble tâche de la Société industrielle et commerciale, et que des cours semblables seront donnés dans les autres villes de notre canton, qui ne doit pas rester en dehors du mouvement universel. Z.

L'art de conter.

L'art de conter est un art difficile: ne conte pas bien qui veut; combien n'ont pas éprouvé le déboire de manquer l'effet recherché avec beaucoup de peine et d'être soi-même le seul à rire ou le seul ému de ce qu'on vient de dire!...

Conter toujours, a dit la Bruyère, *c'est le caractère d'un petit esprit.* Essayons de mettre la vérité dans tout son jour.

Ou ce sont les choses qu'on nous a apprises qui font le sujet de nos contes; ou bien ce sont celles qui nous

sont arrivées à nous-mêmes. Si l'on se fait une habitude de conter toujours ce qu'on a lu ou entendu dire, c'est l'effet d'une petitesse d'esprit, et l'on risque de rabattre les oreilles de gens qui peuvent l'avoir lu tout aussi bien que nous.

Il est encore plus ridicule de fatiguer toujours celui que nous fréquentons par le récit de nos propres aventures. Il y a d'abord dans cette coutume un amour-propre choquant et importun ; d'ailleurs, dès que vous vous mettez une fois dans une compagnie sur votre propre histoire, vos auditeurs ne feignent de vous écouter que pour être en droit de se faire écouter à leur tour. Remarquons encore que souvent notre amour-propre nous fait trouver touchant ou singulier ce qui paraît froid aux autres.

Une seconde raison qui doit empêcher un homme de bon sens de conter toujours, c'est, ainsi que nous le disons en commençant ces lignes, qu'il n'y a rien de si difficile que de conter bien. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit et de l'imagination, il faut avoir un génie tout particulier pour y réussir.

Un conte roule ordinairement sur quelque action ou sur quelque bon mot, et pour faire sentir ce que cette action a d'extraordinaire ou ce bon mot de fin ou d'aimable, il faut rapporter justement un certain nombre de circonstances qui préparent l'esprit à comprendre, à la fin du conte, sans difficulté, la finesse du bon mot ou le merveilleux de l'action dont il s'agit.

A-t-on l'esprit trop vif? on court le risque de négliger une ou plusieurs des circonstances nécessaires, et le meilleur conte pourra devenir froid et insipide. Manque-t-on de feu? la compagnie, fatiguée d'une lenteur ennuyeuse, laissera parler tout seul le fade historien, et il sera seul encore à rire et à admirer. C'est bien pis si l'on manque de discernement, alors on ne peut finir son histoire, on *bredouille* et l'on s'éloigne toujours plus de son sujet.

En faisant quelque récit, un homme d'esprit solide ne choisira de ses idées que celles absolument nécessaires à faire ressortir le fait qu'il raconte.

Du reste, pour en finir sur ce sujet, ajoutons que les qualités qui constituent le bon conteur doivent lui être naturelles.

Les pigeons.

Pour expliquer l'utilité, l'agrément, le charme des pigeons, il n'y a qu'à laisser parler M. de Buffon, qui avait certainement mis ses manchettes les plus fines pour écrire le passage suivant :

« Tous les pigeons ont de certaines qualités qui leur sont communes ; l'amour de la société, la douceur des mœurs, la fidélité réciproque, l'amour sans partage, la propreté, le soin de soi-même, qui suppose l'envie de plaire, l'art de se donner des grâces qui le suppose encore plus, les caresses tendres, les mouvements doux, les baisers timides, un feu toujours durable ; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle. Tout le temps de la vie employé au service de l'amour et au soin de ses fruits. »

Quels modèles pour les maris s'ils pouvaient ou savaient les imiter !

Les amazones américaines.

Si nous en croyons un journal des Etats-Unis, le *Courrier de l'Alabama*, le temps glorieux des amazones est revenu. Dans plusieurs villes des Etats unionistes et séparatistes, les dames et les demoiselles ont organisé des compagnies de garde nationale recrutées exclusivement chez la plus belle moitié du genre humain (nous n'osons plus dire la plus faible, ajoute le journal). Chaque jour ces héroïnes s'exercent au maniement des armes et abandonnent peu à peu les soins du ménage pour satisfaire aux exigences du service. Ces occupations guerrières ne laissent pas que de surexciter les cerveau de ces héroïnes et d'amener parfois des discussions qui finissent volontiers par des *rencontres;* c'est-à-dire que ces dames vont *sur le terrain* ni plus ni moins que de vrais militaires ou des journalistes.

Dernièrement, un duel devait avoir lieu entre une dame et une demoiselle de K...town ; les deux adversaires, que n'arrêtaient pas de puissantes considérations de famille et d'intérêt, étaient résolues à terminer leur différend à coups de revolwer, lorsqu'elles y renoncèrent quand on leur eut fait observer qu'elles devaient toutes deux leur sang à la patrie.

Avril.

Avril, c'est le réveil, l'espoir de toutes choses;
Le soleil, le ciel bleu reviennent pour longtemps,
Et les boutons naissants nous préludent les roses.
La nature a r'ouvert toutes ses bouches closes
Et dit dans sa promesse : Avril est le printemps !

Chaque plante frissonne à ce souffle de vie,
Chaque brin d'herbe aspire aux rayons chauds du jour;
S'échappant du bourgeon la feuille se déplie
Et de son disque vert étale le contour.

L'hirondelle babille auprès de la fenêtre,
Le lézard frétillant bondit sur le vieux mur,
L'écureuil sort du tronc, escalade le hêtre,
Les bosquets ont leurs voix et l'on sent que tout être
Jouit des dons de Dieu sous ce ciel calme et pur.

L'amour, l'amour aussi dans sa mélancolie,
A de plus doux transports, d'autres épanchements;
L'âme a plus de soupirs, le cœur a plus de vie ;
Quand reviennent les fleurs, plus doux sont les serments.

Et voyez ce vieillard à la pâle figure
Qui fut, durant l'hiver, souffrant à son foyer;
Son front nu se déride ainsi que la nature;